

Cristina Bianchetti est Professeur en urbanisme au Polytechnique de Turin. Elle a enseigné dans les facultés d'architecture de Pescara, Venise et Milan et est membre de l'École doctorale du Polytechnique de Turin et du Conseil de l'École doctorale IAUV de Venise. Cristina Bianchetti fait partie de la rédaction de la revue *Urbanistica* et collabore de manière régulière avec les revues *Casabella* et *Domus*. Elle est membre du comité de rédaction de la revue *L'indice* et coordonne la collection cp pour la maison d'édition Donzelli. Depuis 2013, elle coordonne la recherche internationale «Territories in crisis».

Dans la ville européenne se sont développées ces dernières années, sur un fond résolument individualiste, différentes formes de renforcement des liens sociaux horizontaux : la création d'associations en tout genre, des actions collectives parfois éphémères, une vie en commun par défaut ou encore des modalités de rencontre ne relevant pas de l'idée traditionnelle d'espace public. Ces formes de partage, tout en étant temporaires et fragiles, manifestent de multiples manières les changements des valeurs attribuées à l'habiter, changements dont les origines peuvent être d'ordre économique, relationnel, symbolique, culturel ou religieux.

Territoires partagés propose de distinguer ces nouvelles formes de partage en deux groupes. Le premier comprend des cas qui, bien qu'utilisant la ville, s'en disent étranger : une attitude qui pourrait s'inscrire dans une forme inédite d'anti-urbanisme, un refus de la ville depuis son intérieur. Le second se réfère au désir de fonder, là où la ville est habituellement absente, de nouveaux urbanismes. Animés par une certaine euphorie, ces derniers s'ouvrent à la possibilité de reconstruire des formes de socialités en dehors du paradigme moderne, de ses normes, de ses valeurs, de ses conflits et de ses logiques.

Préface de Thierry Pacquot

Textes de Cristina Bianchetti, Massimo Bricocoli, Emanuel Giannotti, Isabella Inti, Ota de Leonardis, Angelo Sampieri, Paola Savoldi, Anna Todros.

28 €



Photographie: © Ghazi Frini

MétisPresses

Sous la direction de
CRISTINA BIANCHETTI

UNE NOUVELLE VILLE

TERRITOIRES PARTAGÉS

CRISTINA BIANCHETTI

TERRITOIRES PARTAGÉS



MétisPresses
vuesDensembleEssais

Sous la direction de
CRISTINA BIANCHETTI

UNE NOUVELLE VILLE
TERRITOIRES PARTAGÉS

MétisPresses

MētisPresses, © 2015
<http://www.metispresses.ch>

ISBN: 978-2-940406-98-2

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Table des matières

Préface	
<i>Thierry Paquot</i>	9
Introduction	
<i>Cristina Bianchetti</i>	17
ANTI-URBANISMES	
Anti-urbanisme contemporain	37
<i>Angela Sampieri</i>	
Mill'O / Genève. La primauté des usages sur celle de l'architecture	
<i>Cristina Bianchetti</i>	63
La vie en commun	
<i>Anna Todros</i>	73
Bernauer Straße / Berlin. Jouissance subjective et jouissance collective dans l'espace de la mémoire	
<i>Angelo Sampieri</i>	89
Le projet du partage	
<i>Emanuel Giannotti</i>	101
Stura / Turin. Territorialisation et contrastes dans un territoire frontalier	
<i>Quirino Spinelli</i>	119
Le dogme de la mixité et le problème du partage	
<i>Cristina Bianchetti</i>	131
B5 / Brabanstadt. Formes légères de vie en commun dans les territoires de l'abandon	
<i>Alessandra Conticini</i>	147

NOUVEAUX URBANISMES

Les protections sociales spatialisées. Rêves et cauchemars <i>Massimo Bricocoli et Ota De Leonardis</i>	161
Olinda / Milan. Faire ville à travers l'entreprise sociale <i>Massimo Bricocoli</i>	183
À usage commun <i>Isabella Inti</i>	195
MicroMarché / Bruxelles. Combinaison d'activités et reconstruction de tissus urbains historiques <i>Isabella Inti</i>	223
Participation et partage : une connexion incertaine <i>Paola Savoldi</i>	233
Guillotière / Lyon. La colonisation de l'espace public <i>Emanuel Giannotti</i>	253
Bibliographie	265
Auteurs	279
Recherche	283
Crédits	285

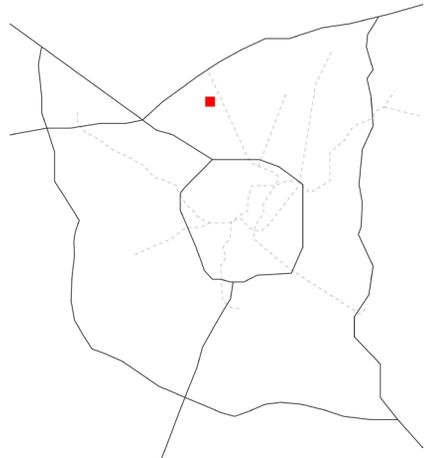
FAIRE VILLE À TRAVERS L'ENTREPRISE SOCIALE

Massimo Bricocoli

Reconstruire en même temps la biographie et l'identité des personnes et transformer les espaces fermés de l'asile en espaces ouverts. Construire une place à travers une entreprise sociale, une entreprise collective ayant un profit collectif. Il s'agit de deux traits saillants qui représentent très bien la philosophie qui se trouve à la base de l'action d'Olinda, une coopérative à but non lucratif siégeant dans le vieil hôpital psychiatrique Paolo Pini, dans la banlieue Nord de Milan. L'ancien asile se compose d'un ensemble de trente pavillons répartis dans la verdure d'une zone d'environ 270000 m², de propriété publique, située au nord de la ville de Milan, adjacente à un ancien centre historique – Affori – et à un grand quartier public – Comasina.

OLINDA, MILAN.

L'ouverture principale et monumentale où jadis se trouvaient l'accueil et l'administration introduit une séquence de pavillons résidentiels où logeaient les internés qui étaient nettement divisés selon le sexe, le diagnostic et le degré de chronicité de la pathologie. D'autres pavillons étaient destinés à des fonctions complémentaires : la cantine, les cuisines, la ferme et les potagers, les ateliers de menuiserie. L'entrée secondaire se situe en face de l'église, de la chambre mortuaire et d'un petit couvent qui accueillait le personnel religieux, qui faisait fonction de personnel infirmier. Un projet





ANCIEN LABORATOIRE
ET AIRE POTAGÈRE.

de citadelle autocratique, une institution totale, isolée de la ville et qui était l'emblème du fonctionnalisme de la ville moderne : une solution à chaque problème, un lieu pour chaque fonction. Olinda vise à faire ville là où elle a été systématiquement niée. D'une part, se trouve la «ville des fous», l'asile, une institution éloignée et isolée par définition, un lieu de partage forcé entre sujets ayant en commun la même pathologie. D'autre part, la Comasina, un grand quartier d'immeubles résidentiels publics où l'attribution des logements s'effectue, elle aussi, en vertu de critères et de règlements. Conçu et réalisé à partir de 1957, ce «quartier autosuffisant» a été marqué, au fil des ans, par la criminalité organisée, le trafic de stupéfiants et la distance qu'il a avec la ville.

L'objectif de l'entreprise sociale, déclaré dès de sa conception, était explicite et ambitieux : s'inspirant de l'une des villes invisibles d'Italo Calvino, Olinda est une ville qui s'agrandit sans pour autant créer une banlieue. Dans la banlieue d'un système urbain monocentrique, où les fonctions culturelles d'une certaine importance sont toutes concentrées au sein d'un domaine restreint et central, l'objectif d'Olinda est de faire ville à travers une action collective qui revête de manière radicale le sens de

l'entreprise sociale : favoriser et soutenir l'intégration sociale et professionnelle des sujets défavorisés à travers un système d'opportunités dans lequel chacun peut utiliser ses capacités personnelles et en même temps agir sur le marché des entreprises, qui de par sa nature, est compétitif et fondamentalement exclusif.

L'esprit qui anime Olinda depuis le début a été tout d'abord d'engager et d'impliquer une multitude de personnes, ne serait-ce qu'en tant que simples spectateurs. Il fallait donner à la ville une raison et un motif pour aller au-delà de la porte principale et voir le changement de près. *Le songe d'une nuit d'été*, le premier projet public, un an de préparation, une fête de la ville et une invasion pacifique de quasi vingt mille personnes qui s'est terminée avec un Grand Bal. Depuis lors, d'importants événements et un festival qui s'appelle *Da vicino nessuno è normale* («Vu de près, personne n'est normal») et qui d'ailleurs est l'un des plus importants de la ville, sont organisés dans le parc pendant l'été et ont marqué une approche spécifique d'intervention sur l'espace : un travail orienté, plutôt que vers la transformation physique, surtout vers les pratiques, l'usage et le ré-usage des espaces afin d'en modifier le sens. Un engagement léger, pourrait-on dire, qui a doucement produit d'importants glissements de sens et a alimenté et qualifié au fur et à mesure les interventions de ré-usage les plus durables des immeubles. Peu à peu, les projets amorcés ont amorcé un système de services qui implique les bénéficiaires sociaux (utilisateurs) ainsi qu'un vaste public. L'ensemble des services qu'Olinda offre aujourd'hui est le résultat d'une série de projets réalisés de façon incrémentielle. La démarche lente de la tentative et de l'erreur a vu alterner succès, projets et initiatives qui ont échoué à l'épreuve des pratiques et

LE MUR D'ENCEINTE DE
L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE.





du marché. Dans plusieurs cas (comme par exemple le projet d'une librairie) la difficulté de la distance et de l'accessibilité ainsi que la position périphérique ont rapidement déterminé l'insuccès.

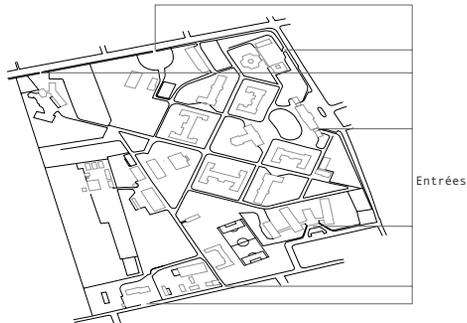
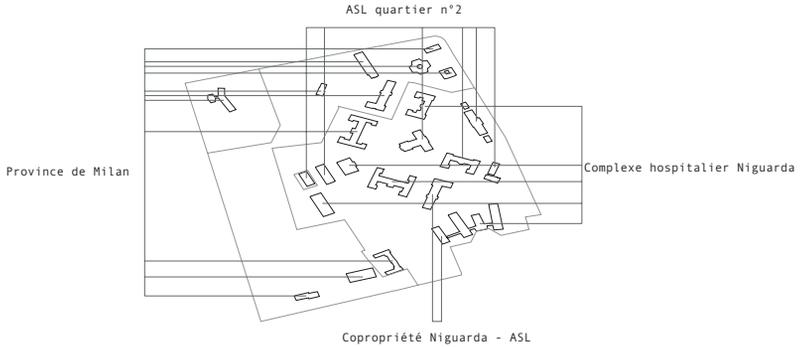
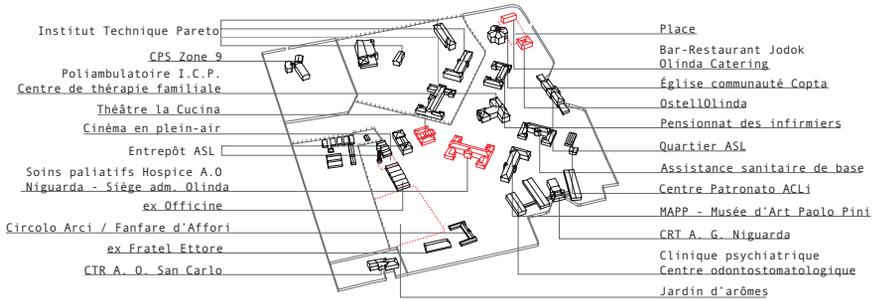
Pendant ses seize ans d'activité, Olinda a développé un système de services à travers la transformation de certains pavillons du vieil asile. Aujourd'hui, le *Teatro La Cucina* – ouvert dans l'ancienne cantine de l'asile –, jouit d'une renommée croissante au niveau national et international ; un restaurant *slow food* – *Jodok* – actif au sein de l'espace qui jadis était la chambre mortuaire et l'auberge de jeunesse – *OstellOlinda* – sont gérés en employant 50 % du personnel défavorisé dans des projets d'économie et d'inclusion sociale. Dans une partie du parc (précédemment annexée à la ferme, qui faisait partie intégrante des activités circulaires effectuées au sein de l'asile et au service des internés), l'association *Il giardino degli aromi* implique les habitants des quartiers environnants dans la culture d'un nombre croissant de potagers communautaires. Les activités se renforcent les unes les autres et créent un système, en offrant des services de qualité à des prix compétitifs dans un contexte ayant des traits peu communs par rapport à la ville de Milan : ampleur des espaces, forte identité, profil élevé de l'offre. « Si on vient manger on va au théâtre, si on va au théâtre on dort à l'auberge, si on ne sait où aller, on trouve un endroit où dormir et manger, dormir et faire. Ces synergies permettent

de ne pas se plier aux dynamiques du perfectionnement d'un seul secteur, de faire des économies d'échelle, de créer des liens». Des synergies qui permettent de faire des économies d'échelle, de créer des liens d'appartenance, de construire des trames où les trajectoires individuelles, les liens sociaux et le sens des lieux se redéfinissent.

Les activités d'Olinda dans les espaces du vieil asile mais aussi dans d'autres endroits de la ville (la gestion d'un bistrot dans un théâtre du centre de Milan, celle d'un service traiteur itinérant) sont conçues et gérées dans le but de maintenir un équilibre productif entre coopération et compétitivité, de compenser les limites de l'entreprise (sa nature exclusive) et la rigidité des services et de l'assistance (leur excessive bureaucratisation), de conjuguer des pratiques d'accueil compétitives avec des pratiques d'inclusion sociale. L'administration de l'entreprise est, elle aussi, une activité de plus en plus transversale et partagée par les différents membres de la coopérative. Mais l'appel explicite à la production d'une nouvelle urbanité et les formules spatiales du partage qu'Olinda promeut sont projetés vers l'extérieur et se réalisent sur la complexité et sur les interdépendances qui se créent entre une variété de sujets et d'usages et sur l'éventualité que cela produise de nouvelles formes de sociabilité. Une perspective souhaitable, viable, suspendue, jamais prédéterminée et remise aux pratiques qui combinent la capacité de concevoir et l'improvisation.

Une réflexion sur l'histoire d'Olinda et sur la philosophie d'action met clairement en évidence une stratégie qui a construit et alimenté de longs réseaux de relations, qu'il s'agisse des meilleures compagnies de théâtre contemporain, des fournisseurs du restaurant ou des sujets philanthropiques de référence avec lesquels discuter ou développer un nouveau projet. En ce sens, le partage se réalise au sein d'une communauté de pratiques qui concerne le contenu et la qualité du travail.

À plusieurs occasions, Thomas Emmenegger, président d'Olinda, a affirmé que dans la conception des projets amorcés, surtout pendant la première phase d'activité, la recherche d'une relation directe avec le contexte local n'était pas au centre des préoccupations. Selon lui, le travail sur le contexte local et avec le contexte local aurait impliqué que l'on réunisse la faiblesse de l'asile – et le fort stigmate qui rendait cette zone





une *no go area* – avec la faiblesse d’une banlieue distante du centre et dépourvue de toute attractivité capable d’attirer des sujets autres que les résidents. L’expérience d’Olinda se place dans une perspective qui renvoie à ces formes d’action concernant des sujets d’intérêt vaste et collectif : la production et la jouissance d’initiatives culturelles, l’offre de services compétitifs à un prix accessible qui garantisse un bas seuil d’accès, favorisant ainsi des situations variées au sein du partage entre bénéficiaires, même s’il s’agit d’un partage temporaire.

D’autre part, la philosophie d’Olinda vise, comme on l’a vu, à promouvoir la santé mentale à partir d’un épaississement des interdépendances, de la complexité et de la richesse des échanges. Nier l’institution de l’asile en tant que solution efficace et systématique contre la maladie mentale signifiait, d’une part, nier que soin et promotion de santé pouvaient s’épuiser au sein de l’enceinte de la citadelle psychiatrique, d’autre part, imaginer un système de services, d’espaces et de relations impliquant la ville entière. D’une certaine manière, ce sont justement les longs réseaux et les connexions qu’Olinda a su construire avec les protagonistes de la scène théâtrale et musicale nationale et internationale qui ont alimenté certains événements importants, capables de redéfinir de façon programmatique – dans le temps – l’image du lieu et sa jouissance. Ainsi, l’entreprise sociale « fait ville » à travers des actes de renforcement, la multiplication des espaces et des raisons d’échange, la production de services et de sociabilité et se réalise bien au-delà des stratégies linéaires des projets et des espaces.

Dans une perspective de désinstitutionalisation, après la fermeture de l’asile, le développement de collectifs en tant qu’espaces d’expression de la voix des personnes sur leurs projets de vie est considéré un processus fondamental pour la construction pratique des droits des malades mentaux. À ce propos, la création de nouvelles opportunités de travail qualifié et rémunéré est un passage fondamental, tout comme la création de contextes où le travail devient une occasion de relation et d’échange en dehors des circuits d’un parcours d’assistance ou d’un parcours thérapeutique. C’est pour cette raison que le dépassement de l’asile a besoin d’aller au-delà, de se tourner vers la ville, vers un public vaste, vers une pluralité

d'interlocuteurs. C'est pour cette raison que la construction d'espaces alternatifs pour les projets et les services de santé mentale requiert un soin particulier, car il faut exprimer, symboliquement et avec une nouvelle esthétique, la qualité sociale du changement des politiques. Voici l'esprit qui marque les meilleurs projets réalisés à la suite du mouvement pour la désinstitutionnalisation, né et promu en Italie par Franco Basaglia, qui voulait promouvoir la santé mentale en dépassant une approche spécialisée et sanitaire.

Une partie considérable de ce processus est représentée par la production de nouveaux lieux et de contextes d'organisation en mesure de fournir en même temps des services, de l'assistance, du travail et de la socialité au sein de la ville plutôt que dans des espaces spécialisés, prévus à cet effet. Il fallait nier l'hôpital psychiatrique en tant qu'institution totale, en restituant la gestion de la santé mentale dans sa dimension publique et en la soustrayant au risque d'être renfermée dans une dimension privée. Il s'agissait en même temps de soustraire le traitement de la santé mentale à ces interprétations visant – dans une phase d'affaiblissement des institutions de protection sociale – à célébrer l'émancipation du social et la valorisation des liens sociaux de proximité au sein de la représentation d'une société relationnelle libérée de la médiation institutionnelle et remise aux mains du social privé. C'est justement par rapport à l'activité constamment orientée vers les conditions auxquelles se consacre la production de public que l'expérience d'Olinda déploie d'intéressantes pratiques et devient une référence essentielle.

L'affirmation et l'accréditation du programme culturel de ré-usage avancé par Olinda sont consolidées. Aujourd'hui, c'est une adhésion progressive et rapide de la part de sujets locaux actifs dans le contexte immédiat qui semble marquer une nouvelle phase dans l'évolution des projets. Dans l'imaginaire des habitants du quartier exprimé à travers le comité de quartier, le vieil asile est décrit comme un parc dense d'activités. Il s'agit d'un parc proche et important pour le quartier, un parc dont on reconnaît la valeur urbaine, en vertu de son caractère d'excellence et sortant de l'ordinaire. L'image négative que l'asile avait laissée semble être dépassée. « Être proche du vieux Pini », expression qui stigmatisait le quartier,

est désormais un signe distinctif au sens positif et qualifiant.

Dans le processus d'ouverture et d'engagement actif des habitants du quartier, les activités de l'association *Il Giardino degli aromi*, née, elle aussi, à l'initiative d'Olinda et désormais autonome, ont certainement été très importantes. Née grâce à un financement du Fond Social Européen au début des années 2000, cette association gère trois potagers différents à l'intérieur du vieil hôpital et compte deux cents jardiniers, dont plusieurs ont leur résidence dans le quartier. L'association a choisi le modèle des jardins communautaires : les jardins individuels sont flanqués d'espaces de culture collective – dont la récolte est cédée au Bar Restaurant *Jodok*

et à un restaurant végétarien du centre. Les potagers, qui construisent un environnement inhabituel dans cette portion de banlieue milanaise, sont fréquentés par un public de passionnés au profil varié, la proximité du quartier constituant un facteur d'attractivité indubitable.

L'intégration de cette combinaison de sujets, de fonctions et de pratiques différentes devient l'ingrédient essentiel pour s'opposer au partage habituel, qui mêle politiques et projets s'adressant aux sujets défavorisés ; des réseaux de relation, proches ou lointains, centrés sur l'excellence et sur l'aspect concret que la proximité peut garantir ; des formes de partage qui ne se réalisent pas forcément là où se déploient leurs effets : voici les traits importants qui caractérisent l'action d'Olinda pour empêcher que la banlieue ne se reproduise et pour progresser dans la construction de l'urbanité.



THÉÂTRE « LA CUCINA ».

